

et le prince Eugène. Il est vrai de dire que ses enfans le lui rendaient bien, et que jamais il ne fut au monde une meilleure comme une plus heureuse mère. Elle était fière de ses deux enfans, elle en parlait toujours avec un enthousiasme qui paraîtra bien naturel à toutes les personnes qui ont connu la reine de Hollande et le vice-roi d'Italie. J'ai raconté comment, rendu orphelin dans le plus bas âge, par l'échafaud révolutionnaire, le jeune Beauharnais avait gagné le cœur du général Bonaparte en venant lui demander l'épée de son père. On sait aussi comment cette action donna au général l'envie de voir Joséphine, et ce qui résulta de cette entrevue. Lorsque madame de Beauharnais fut devenue l'épouse du général Bonaparte, Eugène entra dans la carrière militaire, et s'attacha aussitôt à la fortune de son beau-père, qui l'appela près de lui en Italie, en qualité d'aide-de-camp. Il était chef d'escadron dans les chasseurs de la garde consulaire, lorsqu'à l'immortelle bataille de Marengo, il partagea tous les dangers de celui qui avait tant de plaisir à le nommer son fils. Peu d'années après, le chef d'escadron était devenu vice-roi d'Italie, héritier présomptif de la couronne impériale, titre qu'à la vérité il ne conserva pas long-temps, et époux de la fille d'un roi.

La vice-reine (Auguste-Amélie de Bavière) était

belle et bonne comme un ange. Je me trouvais à la Malmaison un jour que l'impératrice venait de recevoir le portrait de sa belle-fille, entourée de trois ou quatre enfans, l'un sur son épaule, l'autre à ses pieds, un troisième sur les bras; tous avaient des figures angéliques. En me voyant, l'impératrice daigna m'appeler pour me faire admirer cette réunion de têtes charmantes. Je m'aperçus qu'en me parlant elle avait les larmes aux yeux: ces portraits étaient bien faits, et j'eus occasion de voir dans la suite qu'ils étaient parfaitement ressemblans. Alors il ne fut plus question que de joujoux, de raretés à acheter pour ces chers enfans. L'impératrice allait elle-même choisir les présens qu'elle leur destinait, et les faisait emballer sous ses yeux.

Un valet de chambre du prince m'a assuré qu'à l'époque du divorce, le prince Eugène avait écrit à son épouse une lettre fort triste. Peut-être y exprimait-il quelque regret de n'être pas le fils adoptif de l'empereur. La princesse lui répondit avec tendresse; elle lui disait, entre autres choses: « Ce » n'est pas l'héritier de l'empereur que j'ai épousé » et que j'aime, c'est Eugène de Beauharnais. » Le prince lut cette phrase et quelques autres devant la personne dont je tiens le fait, et qui était émue jusqu'aux larmes. Une pareille femme méritait plus qu'un trône.

Après cet événement, si terrible pour le cœur de l'impératrice qui n'a jamais pu s'en consoler, l'excellente princesse ne quitta plus la Malmaison, excepté pour faire quelques voyages à Navarre. Chaque fois que je rentrais à Paris avec l'empereur, je n'étais pas plutôt arrivé que mon premier soin était d'aller à la Malmaison. Rarement j'étais porteur d'une lettre de l'empereur; il n'écrivait à Joséphine que dans les grandes occasions. « Dites » à l'impératrice que je me porte bien et que je désire qu'elle soit heureuse. » Voilà ce que me disait presque toujours Sa Majesté en me voyant partir. Aussitôt que j'arrivais, l'impératrice quittait tout pour me parler; souvent je restais une heure et même deux heures avec elle; pendant ce temps, il n'était question que de l'empereur; il me fallait dire tout ce qu'il avait souffert en voyage, s'il avait été triste ou gai, malade ou bien portant. Elle pleurait aux détails que je lui donnais, me faisait mille recommandations pour sa santé, pour les soins dont elle désirait que je l'entourasse; ensuite elle daignait me questionner sur moi, sur mon sort, sur la santé de ma femme, son ancienne protégée; puis elle me congédiait enfin avec une lettre pour Sa Majesté, me priant de dire à l'empereur combien elle serait heureuse s'il voulait la venir voir.

Avant le départ pour la Russie, l'impératrice, inquiète de cette guerre qu'elle désapprouvait complètement, redoubla encore ses recommandations. Elle me fit présent de son portrait en me disant: « Mon bon Constant, je compte sur vous; si l'empereur était malade, vous m'en instruiriez, n'est-ce pas? ne me cachez rien, je l'aime tant! » Certainement l'impératrice avait mille moyens de savoir des nouvelles de Sa Majesté, mais je suis persuadé qu'eût-elle reçu cent lettres par jour des personnes qui entouraient l'empereur, elles les aurait lues et relues toutes avec la même avidité.

Quand j'étais de retour à Saint-Cloud ou aux Tuileries, l'empereur me demandait comment se portait Joséphine et si je l'avais trouvée gaie; il recevait avec plaisir les lettres que je lui apportais et s'empressait de les ouvrir. Toutes les fois qu'étant en voyage ou à la campagne à la suite de Sa Majesté, j'écrivais à ma femme, je parlais de l'empereur, et la bonne princesse était enchantée que ma femme lui montrât mes lettres. Toute chose enfin ayant le plus petit rapport avec son époux intéressait l'impératrice à un degré qui prouvait bien la tendresse unique qu'elle lui a toujours portée, après comme avant leur séparation. Trop généreuse et incapable de mesurer ses dépenses sur ses ressources, il arriva fort souvent que l'impératrice se vit obligée

de renvoyer ses fournisseurs les jours qu'elle avait elle-même fixés pour le paiement de leurs mémoires. Ceci vint une fois aux oreilles de l'empereur, et il y eut à ce sujet, entre les deux augustes époux, une discussion très-vive qui se termina par une décision qu'à l'avenir aucun marchand ou fournisseur ne pourrait venir au château sans une lettre de la dame d'atours ou du secrétaire des commandemens. Cette marche bien arrêtée fut suivie avec beaucoup d'exactitude jusqu'au divorce. A la suite de cette explication, l'impératrice pleura beaucoup, promit d'être plus économe; l'empereur lui pardonna, l'embrassa, et la paix fut faite. C'est, je crois, la dernière querelle de ce genre qui troubla le ménage impérial.

On m'a dit qu'après le divorce, le budget de l'impératrice ayant été dépassé, l'empereur en fit à l'intendant de la Malmaison des reproches qui vinrent naturellement à Joséphine. Cette bonne maîtresse, vivement affligée du désagrément qu'avait éprouvé son intendant, et ne sachant comment faire pour établir un ordre des choses meilleur, rassembla un conseil de sa maison, qu'elle voulut présider en robe de toile sans garniture. Cette robe de toile avait été faite en grande hâte, et ne servit que cette fois. L'impératrice, que la nécessité d'un refus mettait toujours au désespoir, était conti-

nuellement assiégée de marchands qui lui assuraient avoir fait faire telle ou telle chose expressément pour son usage, la conjurant de ne pas les renvoyer, parce qu'ils ne sauraient comment et où placer leurs marchandises. L'impératrice gardait tout ce que les marchands avaient apporté : mais ensuite il fallait payer.

L'impératrice mettait toujours une extrême politesse dans ses rapports avec les personnes de sa maison; il n'arrivait jamais qu'un reproche sortit de cette bouche qui ne s'ouvrait que pour dire des choses flatteuses. Si quelqu'une de ses dames lui donnait un sujet de mécontentement, la seule punition qu'elle lui infligeait, c'était un silence absolu de sa part qui durait un, deux, trois, huit jours plus ou moins, selon la gravité de la faute. Eh bien, cette peine, si douce en apparence, était cruelle pour le plus grand nombre : l'impératrice savait si bien se faire aimer!

Au temps du consulat, madame Bonaparte recevait souvent des villes conquises par son époux, ou des personnes qui désiraient obtenir sa protection auprès du premier consul, des envois de meubles précieux, et de curiosités en tous genres, de tableaux, d'étoffes, etc. Au commencement, ces cadeaux flattaient vivement madame Bonaparte; elle prenait un plaisir d'enfant à faire ou-

vrir les caisses pour voir ce qui était dedans : elle aidait elle-même à déballer, à transporter toutes ces jolies choses. Mais bientôt les envois devinrent si considérables et se répétaient si souvent qu'il fallut avoir pour les déposer un appartement dont mon beau-père avait la clef. Là, les caisses restaient intactes jusqu'à ce qu'il plût à madame Bonaparte de les faire ouvrir.

Quand le premier consul décida qu'il irait demeurer à Saint-Cloud, mon beau-père dut quitter la Malmaison pour aller s'installer dans le nouveau palais dont le maître voulait qu'il surveillât l'ameublement. Avant de partir, mon beau-père rendit compte à madame Bonaparte de tout ce qu'il avait sous sa responsabilité. On fit donc, devant elle, l'ouverture des caisses qui étaient empilées dans deux chambres depuis le plancher jusqu'au plafond. Madame Bonaparte fut émerveillée de tant de richesses : ce n'était que marbres, bronzes, tableaux magnifiques. Eugène, Hortense, et les sœurs du premier consul en eurent une bonne part : le reste fut employé à décorer les appartemens de la Malmaison.

Le goût que l'impératrice avait pour les bijoux s'étendit pendant quelque temps aux curiosités antiques, aux pierres gravées, aux médailles. M. Denon flattait cette fantaisie, et finit par per-

suader à la bonne Joséphine qu'elle se connaissait parfaitement en antiques et qu'il lui fallait avoir à la Malmaison un cabinet, un conservateur, etc. Cette proposition, qui caressait l'amour-propre de l'impératrice, fut accueillie favorablement. On choisit l'emplacement, on prit pour conservateur M. de M..., et le nouveau cabinet s'enrichit en diminuant d'autant le riche mobilier des appartemens du château. M. Denon, qui avait donné cette idée, se chargea de faire une collection de médailles : mais ce goût, venu subitement, s'en alla comme il était venu ; le cabinet fut pris pour faire un salon de compagnie, les antiques furent relégués dans l'antichambre de la salle de bain, et M. de M..., n'ayant plus rien à conserver, vivait habituellement à Paris.

A quelque temps de là, il prit fantaisie à deux dames du palais de persuader à sa majesté l'impératrice que rien ne serait plus beau ni plus digne d'elle qu'une parure de pierres antiques, grecques et romaines, assorties. Plusieurs chambellans appuyèrent l'invention, qui ne manqua pas de plaire à l'impératrice : elle aimait fort tout ce qui tendait à l'originalité. Un matin donc, comme j'habillais Sa Majesté, je vis entrer l'impératrice. Après quelques instans de conversation, « Bonaparte, dit-elle, » ces dames m'ont conseillé d'avoir une parure

» en pierres antiques; je viens te prier de dire à  
 » M. Denon qu'il m'en choisisse de bien belles. »  
 L'empereur se mit à rire aux éclats, et refusa net-  
 tement d'abord. Arrive le grand maréchal du pa-  
 lais que l'empereur informe de la requête présentée  
 par l'impératrice en lui demandant son avis. M. le  
 duc de Frioul trouva la chose fort raisonnable et  
 joignit ses instances à celles de l'impératrice.  
 « C'est une folie insigne, dit l'empereur, mais en-  
 » fin il faut en passer par ce que veulent les femmes.  
 » Duroc, allez vous-même au cabinet des antiques  
 » et choisissez ce qui sera nécessaire. »

Le duc de Frioul revint bientôt avec les plus  
 belles pierres de la collection. Le joaillier de la cou-  
 ronne les monta magnifiquement : mais cette pa-  
 rure était d'un poids énorme, et l'impératrice ne la  
 porta jamais.

Quand on devrait m'accuser de tomber dans  
 des répétitions oiseuses, je dirai que l'impératrice  
 saisissait avec un empressement dont rien n'ap-  
 proche toutes les occasions de faire du bien. Un  
 matin qu'elle déjeunait seule avec Sa Majesté, on  
 entendit tout à coup des cris d'enfant partir d'un  
 escalier dérobé. L'empereur devint sombre, il  
 fronça le sourcil et demanda brusquement ce que  
 cela signifiait. J'allai aux informations et je trouvai

un enfant nouveau-né soigneusement et propre-  
 ment emmailloté, couché dans une espèce de bar-  
 celonnette, et le corps entouré d'un ruban auquel  
 pendait un papier lié. Je revins dire ce que j'avais  
 vu : « Oh! Constant, apportez-moi le berceau, »  
 dit aussitôt l'impératrice. L'empereur s'y refusa  
 d'abord, et témoigna sa surprise et son méconten-  
 tement de ce qu'on avait pu s'introduire ainsi jusque  
 dans l'intérieur de ses appartemens. Là-dessus sa  
 majesté l'impératrice lui ayant fait observer que ce  
 ne pouvait être que quelqu'un de la maison, il se  
 tourna vers moi et me regarda comme pour de-  
 mander si c'était moi qui avais eu cette idée. Je fis  
 un signe de tête négatif. En ce moment l'enfant  
 s'étant mis à crier, l'empereur ne put s'empêcher  
 de sourire tout en murmurant et en disant : « José-  
 » phine, renvoyez donc ce marmot. » L'impératrice  
 voulant profiter de ce retour de bonne humeur,  
 m'envoya chercher le berceau, que je lui apportai.  
 Elle caressa le nouveau-né, l'apaisa, et lut un pa-  
 pier qui était un placet des parens. Ensuite elle  
 s'approcha de l'empereur, en l'engageant à ca-  
 resser un peu l'enfant à son tour, et à pincer ses  
 bonnes grosses joues; ce qu'il fit sans trop se faire  
 prier : car l'empereur lui-même aimait à jouer avec  
 les enfans. Enfin sa majesté l'impératrice, après  
 avoir mis un rouleau de napoléons dans la barce-

lonette, fit porter le maillot chez le concierge du palais, pour qu'il fût rendu à ses parens.

Voici un autre trait de bonté de sa majesté l'impératrice ; j'eus le bonheur d'en être témoin, comme du précédent.

Quelques mois avant le couronnement, une petite fille de quatre ans et demi avait été retirée de la Seine, et une dame charitable, madame Fabien Pillet, s'était empressée de donner asile à la pauvre orpheline. A l'époque du sacre, l'impératrice, instruite de ce fait, désira voir cet enfant, et après l'avoir considéré quelques minutes avec attendrissement, après avoir offert avec grâce et sincérité sa protection à madame Pillet et à son mari, elle leur annonça qu'elle se chargeait du sort de la petite fille ; puis avec cette délicatesse et de ce ton affectueux qui lui étaient naturels, l'impératrice ajouta : « Votre bonne action vous a acquis trop de droits sur la pauvre petite pour que je vous prive d'achever vous-même votre ouvrage. Ainsi, je vous demande la permission de fournir aux frais de son éducation ; mais c'est vous qui la mettrez en pension et qui la surveillerez ; je ne veux être sa bienfaitrice qu'en second. » C'était la chose du monde la plus touchante que de voir Sa Majesté, en prononçant ces paroles délicates et généreuses, passer sa main

dans les cheveux de *la pauvre petite*, comme elle venait de l'appeler, et la baiser au front avec une bonté de mère. M. et madame Pillet se retirèrent on ne peut plus attendris de cette scène touchante.

## CHAPITRE VIII

Le général Junot nommé ambassadeur en Portugal. — Les  
 de sa ce général. — La pauvre et la reine. — La  
 grand régalant, et Junot étant l'officier d'honneur  
 l'impératrice de Junot. — Junot, gouverneur de Paris,  
 par les empereurs et son action à Paris. — Le comte de la Roche  
 qu'on dit dans les lettres de Junot à sa femme. — Junot  
 Junot au palais. — La pauvre petite, etc. — La belle Louise,  
 maîtresse de Junot. — La femme de chambre de madame  
 Rose dite rivale de sa maîtresse. — L'indigence de José-  
 phine. — L'arrivée à un foyer anglais. — Les comtes, noi-  
 ristes. — Le comte de Constant et l'ambassade. —  
 Constant dans le voyage et la traversée. — Le comte de la Roche  
 fond les du pays de l'ambassade. — Les trois fils de l'ambassade. —  
 fils de l'empereur. — L'impératrice venant à Paris à la suite de l'em-  
 pereur dans ses voyages. — Junot et son sujet. — L'ambas-  
 sateur obligé malgré lui d'embrasser l'impératrice. — Les  
 place à peine venue dans la voiture de l'empereur. — Départ  
 de l'empereur à Brème. — Madame de Brème et de  
 l'ambassade. — Le départ de l'ambassade. — Le départ  
 vers etc. — Le départ de la Hollande. — L'empereur se  
 faisant dans le nom de l'ambassade. — Le paysan de  
 l'empereur. — La reine Marguerite. — L'ambas-